

CULTURE/

«HOLLYWOOD NIGHTMARES»

L'amer du décor

Dans une série d'autoportraits travestis inspirés des stars de l'âge d'or des années 1930 à 1950, où il est à la fois la muse et le tyran, le photographe Raphaël Neal met en scène sa haine du cinéma.

Par
CLÉMENTINE MERCIER

Hollywood, une machine à rêves, vraiment ? Dans le regard du photographe Raphaël Neal, Hollywood a plutôt l'air d'une putride fabrique à cauchemars. voire d'un appareil de torture grinçant. Quinze ans après avoir réalisé des photos de plateaux

imaginaires, publiées dans le livre *Bates Productions*, revoilà Raphaël Neal affichant sa fascination très particulière pour le cinéma dans un nouvel ouvrage intitulé *Hollywood Nightmares*. A ses débuts, le photographe, roi de l'autoportrait travesti, mettait en scène des images de promotion de films fictifs où il se donnait de beaux rôles. Mais dans cette nouvelle série, les persona-

ges qu'il incarne ne sont plus les jeunes premiers du cinéma d'auteur sur des images désirables.

TYRAN

Ses figures sont inspirées des stars du cinéma des années 1930 et 1950 : projecteurs en arrière-plan, les vedettes incarnées par le photographe ont du sang sur les mains et des asticots dans les narines. Que signifient

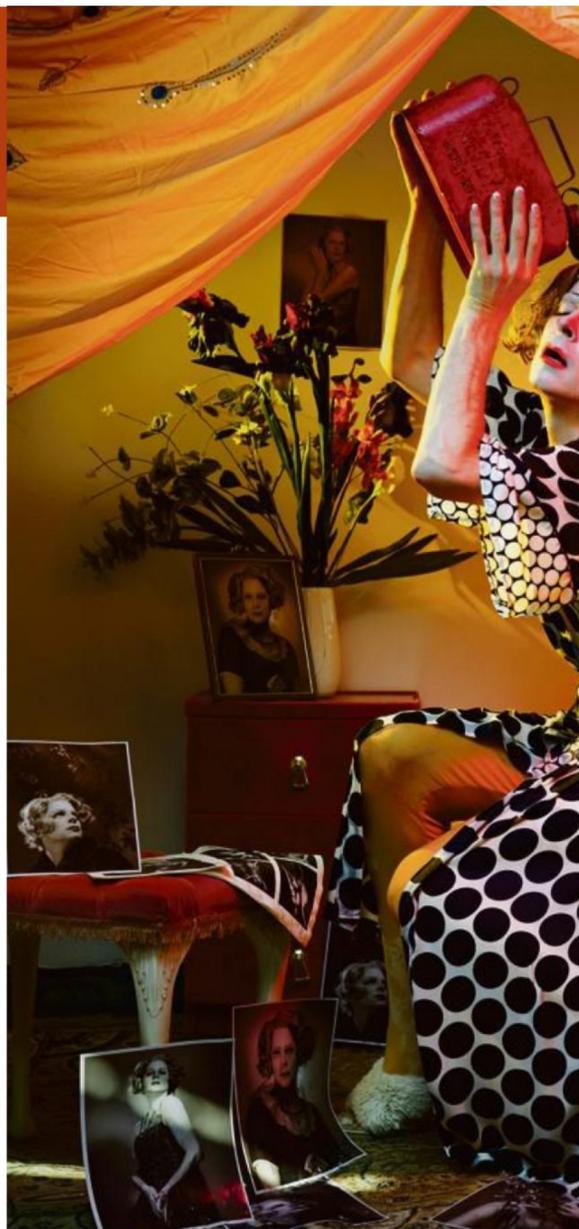
cette hémoglobine, ces tartines de sperme et ces traces de merde sur les visages ?

Elevé à la campagne où il passe son enfance à s'inventer des vies, Raphaël Neal est par ailleurs comédien dans des petits rôles au cinéma. Il aime aussi jouer la comédie devant son appareil photo. Dans l'exiguïté de son studio londonien, Neal a peaufiné de bluffants autoportraits pour raconter son dégoût du cinéma. «*Le cinéma est une histoire de domination. Avec moi, je peux faire faire n'importe quoi.*» Devant et derrière l'objectif, le photographe est à la fois muse, pygmalion et tyran de lui-même. «*Je travaille seul, sans assistant, car je ne veux surtout pas que l'on me voie comme*

ça. Chaque image prend environ une semaine à réaliser, expliquait-il lors d'une conférence à la galerie VU' en décembre.

COQUARD

La haine du cinéma, le photographe l'a éprouvée dans la vraie vie, victime de harcèlement lors d'une expérience douloureuse sur le tournage d'un film il y a quelques années. A la même période, Neal doit encaisser la mort de son père. Ces deux traumatismes se percutent alors dans son esprit. «*J'étais comme un zombie, comme une machine. Jamais je n'avais ressenti une telle perte de foi dans le cinéma. Il n'y avait alors plus de mystère et plus de flou. J'étais par ailleurs en*





«Avec moi, je peux faire faire n'importe quoi», explique le photographe qui pose pour ses propres photos.
PHOTOS RAPHAËL NEAL. VU



plein deuil. Je me suis alors réfugié dans les vieux films et je vérifiais systématiquement que tous ces vieux acteurs étaient bien morts.» Collectionneur d'images vintage de cinéma, le photographe s'inspire alors du livre *Hollywood en Kodachrome*, un album de photographies des stars de l'âge d'or pour en livrer

Que signifient cette hémoglobine, ces tartines de sperme et ces traces de merde sur les visages ?

une version gore, comme si la pourriture qu'il ressentait dans ce milieu affleurerait sur les visages. Il incarne une actrice blonde avec un coquard, une autre battue, une autre avec des dents pourries et encore une autre le visage enduit de sperme, façon bukkake. A l'ère post #MeToo, il se fait un malin plaisir de montrer les maltraitances de l'industrie à paillottes. Raphaël Neal s'inspire de trajectoires réelles: celle de Gwili Andre, une mannequin suédoise perdue à Hollywood qui se suicide; de Gloria Swanson, star déchue du cinéma muet; ou de Hedy Lamarr, actrice de la première scène d'orgasme à l'écran.

Dans le texte écrit par Alice Zeniter pour l'ouvrage, Neal livre ses secrets

de fabrication en forme de making-of. A la galerie VU', il expose des tirages mais aussi le hors-champ avec une installation de costumes, des images test. En levant le voile sur l'envers du décor de ses photographies, en partageant son histoire personnelle, il nous touche. Dans le genre de l'autoportrait travesti, où excellent tant d'artistes, Raphaël Neal se fait une place. Car il déconstruit le mythe de la star hollywoodienne et celle du photographe tout-puissant en même temps. ◆

HOLLYWOOD NIGHTMARES
de RAPHAËL NEAL
Editions le Bec en l'air, 152 pp.
Exposition à la galerie VU' (75009) jusqu'au 10 janvier.

«L'Amour au présent», la douceur des sentiments

La délicate chronique sentimentale de John Crowley dépeint par touches impressionnistes l'histoire d'un couple incarné par les solaires Florence Pugh et Andrew Garfield.

La chronique sentimentale est le genre le plus casse-gueule qui soit. Plus que sa petite sœur, la comédie sentimentale, avec ses demi-teintes et sa fantaisie enluminée, et plus que le haut mélodrame qui a pour lui le sérieux des passions dévastées. La chronique sentimentale est, elle, dans une position à peine tenable, le grand écart entre l'insignifiant léger et les échéances tragiques, les petits riens et les grands drames: la vie, la mort, l'amour, la maladie, l'enfantement, le temps qui passe, tout ça. A l'orée de 2025, un film anglais se colle à l'exercice avec moins d'audace et de réussite, mais une persévérance égale, qu'il y a peu *Here*, le beau chant du cygne de Zemeckis. Son titre français, *L'Amour au présent*, est encore plus falot que l'original, *We Live in Time*. Mais dans ces deux rares spécimens de chronique sentimentale, le «ici et maintenant» est le meilleur garant d'un chromo pour l'éternité de leurs récits bouleversés.

Et d'abord bouleversés dans leur volonté de faire pièce au déroulement ordonné, au récit classique et à son inéductibilité, sa ligne droite. *Here* était une expérimentation minia-

ture radicale (via l'IA), qui devait autant à l'artefact des destinées chères à Resnais qu'à l'écrin du décor-temps chez Minnelli. *L'Amour au présent* raconte un couple – de sa naissance amoureuse à sa persistance dans le souvenir –, mais dans le désordre, la chronique n'est pas chronologique. Ce qu'il y a de particulièrement attachant dans cette recension d'un amour par touches impressionnistes, c'est que John Crowley n'en fasse pas un exercice de style arty mais l'occasion d'une délicatesse très nue, à laquelle l'interprétation solaire et amortie de Florence Pugh (Almut) et Andrew Garfield (Tobias) contribue.

L'émotion procède par échos, de moment en moment, elle précède chaque scène et pour ainsi dire l'introduit: Tobias se réveille dans un lit en clair-obscur, seul, après un raccord de plan où Almut est venue lui faire goûter sa dernière trouvaille culinaire (elle est cheffe cuisinière) au seuil d'une nouvelle journée. Dans la collure, elle a disparu. L'intuition d'une émotion à naître fait vibrer le récit dans un jeu d'analogies et de proximité des séquences entre elles. La sincérité totale de *L'Amour au présent* emporte défauts et mièvrerie, dans sa sentimentalité minutieuse à laquelle peu de films se risquent. C'est rare, un vrai bon «feel not good» movie.

CAMILLE NEVERS

L'AMOUR AU PRÉSENT
de JOHN CROWLEY
avec Andrew Garfield,
Florence Pugh... 1h 48.



STUDIO CANAL. P. MOUNTAIN